

« La récré, c'est toujours plus ou moins une histoire »

Interview de Claire Simon

MARIE RAYNAL : Claire Simon, vous êtes cinéaste, vous avez réalisé de nombreux films¹ mais celui qui nous intéresse particulièrement pour ce numéro de *Diversité* est *Récréations* que vous avez réalisé cela fait presque vingt ans et qui donne à voir, raconte, met en scène une cour de récréation et les histoires qui s'y déroulent. Vous en avez encore un souvenir très vif ?

CLAIRE SIMON : C'est un film qui n'est jamais fini et que j'ai toujours envie de recommencer. Il est absolument hors du contexte sociologique, intemporel même si on ne peut pas dire que les enfants soient hors du contexte sociologique. Mais la cour, justement, c'est quelque chose comme ça, en tout cas dans ce quartier du 18^e arrondissement de Paris, où à l'époque cohabitait une France mélangée bourgeoise et populaire. Les problèmes sociaux dans ce quartier, même s'il y en avait, n'étaient pas visibles dans le rapport entre les enfants en maternelle, dans cette école où allait ma fille. Ils apparaissent masqués dans des histo-

res personnelles. Il faut préciser que je ne connaissais pas les enfants avant de les filmer, je les ai connus dans la façon dont le film les rencontre.

M. R. : Le film vous a pris beaucoup de temps ?

C. S. : Non, pas énormément, deux mois et encore pas tous les jours. Au début, j'ai essayé de filmer les deux grandes récréations mais c'était trop pour les enfants. Je me suis rendu compte que si j'étais là tout le temps, à toutes les récrés, je leur volais leur liberté. Donc je n'ai fait que celle du matin, la plus sérieuse, la plus calme. À ce moment-là, 150 enfants sortent au son de la cloche et je filme ceux que je vois, que je remarque. Les autres ont la paix. J'avais une idée précise de ce que je cherchais. Parfois, les enfants osaient me demander ce que je faisais, parfois non. Je leur répondais, mais au fond ils comprenaient de façon plutôt instinctive. Je leur disais que moi aussi j'avais été enfant, que j'avais joué dans la cour, que tous les vieux avaient été enfants avant et que ce qui se passe dans un jeu est très intéressant. Je leur disais que, s'ils voulaient bien me laisser voir, j'avais envie de filmer leur façon de jouer. Je n'étais pas une maîtresse, donc je n'allais pas critiquer, dire ce qu'il fallait faire ou pas, sauf en cas d'accident grave ; certains ont fait des tests pour voir ! Il était très difficile pour eux d'admettre que je n'étais pas un adulte éducateur derrière la caméra. Je leur répétais tout le temps : « Je suis la maman de Manon, et je fais un film. Les maîtresses sont là. S'il y a un problème, il

■ 1 Documentaires et longs-métrages, notamment *Les Patients* (1989), *Récréations* (1992), *800 km de différence/Romance* (2000), *Sinon Oui* (1997), *Mimi* (2002), *Ça brûle* (2006), *Les Bureaux de Dieu*, 2008 (avec Nicole Garcia, Nathalie Baye, Isabelle Carré).

faut aller les voir. Si je vois des choses que vous faites et qui sont interdites, je les filme et je ne dirai rien, sauf si je trouve que c'est dangereux pour votre vie. »

M. R. : Votre film n'est pas vraiment un documentaire. Plus que les jeux proprement dits, il raconte des histoires qui permettent de comprendre les relations entre les enfants. Comment avez-vous choisi les enfants? Vous avez suivi des personnalités qui vous ont frappée?

C. S. : En fait, les enfants cherchent à ce que la récré se passe en faisant quelque chose qui va marcher avec d'autres et ce quelque chose est toujours plus ou moins une histoire: il s'agit de sauter le banc ou de jouer à la prison ou au coiffeur. Dans le film, même celui qui joue tout seul se raconte une histoire; comme elle marche, il est évidemment jaloué par les autres et se fait attaquer tout le temps. En fait, tout le monde est conscient du niveau de fiction et c'est ce qui m'a plu. J'ai choisi certaines histoires quand la fiction qui était fabriquée touchait très fort l'être des enfants. Il y avait beaucoup d'histoires qui n'aboutissaient pas. C'est comme dans la vie: chaque fois que vous voyez quelqu'un, vous n'avez pas forcément une histoire avec cette personne. Il y a des choses inabouties que j'ai laissées de côté, d'autres que j'ai gardées, qui évoluent et qui vont finalement quelque part. Quand le jeu est trop marqué, cela tourne au jeu de rôle et on s'ennuie à le regarder. Je me souviens d'une petite fille qui faisait la maîtresse, tout le monde lui obéissait, c'était très ennuyeux, il n'y avait pas d'inventions.

M. R. : Les histoires permettent aux enfants de rentrer en contact, car ce qu'ils redoutent visiblement par-dessus tout c'est de ne pas être avec les autres. La scène de la petite fille qui ne veut pas sauter, et que les autres encouragent à sauter avec finalement beaucoup de gentillesse, et qui trépigne, qui crie et qui peste contre les autres et contre elle-même, est une histoire absolument formidable. Pour elle, une seule chose compte finalement c'est d'être

avec les autres, de pouvoir tricoter une relation.

C. S. : Oui, et c'est très sadique. Elle souffre beaucoup dans cette scène...

M. R. : ...et en même temps, on a l'impression qu'elle fabrique cette souffrance; elle a en effet un problème puisqu'elle a peur de sauter, mais elle en fait tout une histoire.

C. S. : C'est dangereux de sauter ce banc tout de même. Beaucoup y parviennent et d'autres n'essaient même pas. C'est la vie! On peut rester à l'abri, ne jamais prendre de risque et puis on peut très bien réussir et c'est ailleurs que cela va vous coûter. Cette petite fille se sent moche et pas capable physiquement, et malgré tout, malgré les humiliations qu'elle subit – « à ton âge, tous les autres y arrivent, il faut que tu sautes, etc. » –, elle rassemble son courage.

M. R. : C'est une relation très subtile, très complexe, qu'on retrouve dans la vie quotidienne des gens...

C. S. : ...et même dans les moments exceptionnels car il s'agit d'un passage, « le jour où Nathalie a sauté le banc », et ce n'est pas rien. Ma fille qui a vingt-cinq ans aujourd'hui m'a dit un jour: « Maman, tu sais, je n'ai jamais réussi à sauter le banc. »

M. R. : On peut remarquer à quel point le regard des autres est absolument déterminant; il n'y a pas moyen d'y échapper. On ne peut pas ne pas sauter le banc, sinon on passe pour une victime, pour employer le vocabulaire en vigueur dans les cours aujourd'hui. Et si on va se plaindre on est un bouffon. Dans votre film, on voit naître, dès la maternelle, ces rapports de force.

C. S. : Oui, et en même temps, quand bien même ils existent, ce qui compte c'est de parvenir à traverser l'épreuve. La question n'est pas de dire qu'un tel est méchant, qu'il a peur, qu'il a raison, mais de traverser la rivière pour exister malgré tout, même si on n'est pas la plus jolie, la plus intelligente, la plus habile. On sent dans cette histoire que le monde est aussi possible pour elle. La liberté qui existe dans une cour de récréation de maternelle est une liberté unique. C'est très rare dans la vie de trouver une telle liberté et c'est très beau ce qui s'y passe. Nulle part ailleurs, les enfants de cet âge-là n'ont cette liberté, à aucun moment; le reste du temps ils sont surveillés par les parents, par des adultes.

M. R. : Ils vivent aussi une épreuve car la vie avec les autres enfants est difficile.

C. S. : Oui, mais la récré présente l'avantage d'introduire une fiction. J'aurais bien aimé filmer la récré chez les primaires, et là je pense que c'est une tout autre histoire. À ce que je comprenais de ce que m'a raconté ma fille, dans le primaire, les « vieux » à la fois torturent et aident les plus petits et tout le temps la place de l'âge est prééminente tandis qu'en maternelle cela joue peu car ils sont vraiment petits. En primaire, on comprend que c'est un système mafieux, organisé. Ah les billes ! Les petits arrivaient avec leurs billes et se les faisaient voler en cinq sets. Les gros avaient toutes les billes, et après, ils organisaient leur pouvoir avec les autres...

M. R. : Dans votre film, on voit cela, quand un enfant ramasse consciencieusement les petits morceaux de bois, ces petits bouts de rien du tout, avec lesquels il construit son monde. C'est absolument magnifique... Les autres arrivent et détruisent son tas, son tas de rien...

C. S. : Les bâtons c'est un peu comme l'argent, si l'on veut. Mais, lorsque le garçon qui maintient l'autre à terre dit : « On arrêtera quand tu pleureras », il désigne la fiction qu'il invente et, en même temps, il aimerait bien qu'elle se réalise. La dimension de jeu est fondamentale. J'ai montré dans les bonus du DVD des petites séquences que j'ai filmées avec ma fille car je trouvais tellement beau cette puissance d'invention et ce plaisir nécessaire et tellement conquérant, à ce moment-là de la vie. La fiction est quelque chose de vraiment conquérant, on peut tout inventer, il s'agit d'essayer d'avoir des relations avec les autres à travers des histoires.

M. R. : Le récit comme force vitale, en somme, et c'est un effet du pouvoir des enfants.

Ensuite, dommage, quand on grandit, on ne raconte pas d'histoire...

C. S. : Pas toujours, non.

M. R. : Votre dernier film, *Les Bureaux de Dieu*, qui a été très remarqué, concerne les centres de planning familial. C'est un film qui mériterait d'être beaucoup plus diffusé, y compris dans les lycées par les enseignants. Vous avez d'autres projets ?

C. S. : Oui, j'ai un gros projet sur la gare du Nord, qui représente l'Europe actuelle, les Anglais, les Hollandais, les Belges, les Français, c'est la vieille Europe, et l'immigration, le jeune monde, ensemble. Je suis toujours intéressée, non pas par le quotidien mais par ce qui est ordinaire, banal. Les endroits mélangés me touchent. C'est ce que j'aimais beaucoup au planning familial. Il y avait là toutes sortes de femmes : des pauvres, des riches, des âges différents, etc., la gare du Nord, c'est pareil, comme la récréation. Ce sont des lieux collectifs où on perçoit l'extraordinaire du banal, des choses auxquelles on ne ferait pas attention. Dans l'école de *Récréations*, la directrice qui était merveilleuse m'avait fait totalement confiance. Elle pensait que personne n'avait jamais montré cela. Elle disait que même les maîtresses ne le voyaient pas, et d'ailleurs, si on ne fait pas de film, on ne voit pas pourquoi on s'y intéresserait, il n'y a pas de raison.

M. R. : Il y a des raisons d'ordre éducatif. Par exemple dans les écoles souvent les garçons et les filles ne jouent pas ensemble, les filles sont d'un côté et les garçons de l'autre, ce qui n'est pas le cas en maternelle. Qu'est-ce qui s'est passé ?

C. S. : À l'époque, oui, mais cela a dû changer. Des chercheurs du CNRS qui travaillaient sur les jeux d'enfants disaient qu'ils n'obtenaient rien quand ils filmaient. Je leur répondais qu'il faut avoir un point de vue. J'essaie de raconter ce qui se passe entre les enfants, je suis dans une histoire qui ne représente pas un point de vue scientifique. Sans doute que d'un point de vue scientifique, on ne doit rien voir, ce n'est pas de l'ethnologie. ■